

I

La cour

7 août 1970 — dans le sud de la France

La salle d'audience de la cour d'assises était déserte. La plupart de l'assistance avait rejoint le hall, laissant quelques sièges épars encore occupés par de rares journalistes. On attendait le verdict. Certains griffonnaient des notes, d'autres discutaient en chuchotant. On échangeait des avis sur la décision des jurés. Le hall fourmillait d'une foule hétéroclite. Des curieux, d'autres journalistes, des avocats en robe, chacun y allait de son pronostic. Cette impatience dévoilait chez certains une exaltation malsaine et pitoyable face à l'enjeu.

La foule est toujours prête à lyncher, même ici, même en ce jour...

Jeanne, dans une pièce attenante très exiguë et sans fenêtre, attendait. C'était étrange. Elle semblait assister au dernier acte de ce drame avec une distance étonnante, comme si ce n'était pas son procès, comme si les déclarations qui allaient être prononcées dans les prochaines

heures n'engageraient pas le reste de sa vie, comme si cela ne la concernait pas. Simple apparence, vernis protecteur ou symptôme d'un épuisement, d'une extinction ?

Elle paraissait sereine, ne trahissant aucune émotion, juste un peu de tristesse. Elle pensait à Maxence, à la longue période de préventive, aux dernières années écoulées. Sa vie défilait. Quel que soit le verdict, elle en était consciente, ce jour resterait un point d'orgue.

Elle paraissait la cinquantaine. Elle en avait sans doute un peu moins, mais elle était usée par les mois d'interrogatoire, de geôle, d'angoisse. Ses yeux bleus, réminiscence de sa beauté passée, éclairaient encore son visage figé et amaigri. Ses cheveux blonds parsemés de blanc étaient retenus en queue de cheval. Elle était vêtue d'un tailleur gris démodé, dont la sobriété témoignait, cependant, de son élégance.

Le matin à 6 h, une gardienne qu'elle ne connaissait pas avait ouvert la porte de sa cellule.

« C'est le grand jour. Préparez-vous. Bonne chance, ma belle ! »

Après le tutoiement des policiers, l'irrespect de certaines matrones, la violence des prisonnières, cette inconnue lui avait communiqué un peu d'humanité, une once de gentillesse.

Maître Ganec, son défenseur, l'avait prévenue : ce serait long. Il paraît que les délibérés les plus courts sont souvent les plus sévères. Alors...

Elle pensait à sa codétenue qui par sa présence, son aide et sa force avait adouci l'enfer carcéral.

Elle avait observé les jurés au cours des différentes séances, quatre femmes et deux hommes. La défense avait récusé certains hommes, espérant que les femmes se montreraient plus clémentes. Leurs regards ne l'inspiraient pas tant ils se voulaient indifférents. Que savaient-ils d'elle ? Que savaient-ils de Maxence ? Que savaient-ils de Paul, son mari, si ce n'est qu'il était le maire du village ? Elle ressentit bizarrement de la mansuétude pour ces jurés dont la charge lui parut d'une difficulté surhumaine.

Et Mathilde, sa fille ? Cette grande blonde, à la beauté scandinave, avait passé la majeure partie du procès à sangloter en serrant un mouchoir dans sa main crispée. Que deviendrait-elle si... Et Maxence ? Comment vivait-il cette attente ? Il ne l'avait pas quittée du regard pendant ces assises. Que pensait-il ? Finalement, peut-être était-il habité d'une profonde rancœur à son égard ?

15 h. Déjà une heure que les jurés étaient rassemblés. Que se disaient-ils ?

Le petit bourg devait être en attente, lui aussi. Peu d'habitants s'étaient manifestés pendant ces deux années. Indifférence ? Peur du jugement d'autrui ? Le tribunal était à une cinquantaine de kilomètres du village. Beaucoup cependant étaient venus aux audiences. Elle avait aperçu ses voisins, les Bardon — les instituteurs du pays — et des commerçants. Tout le conseil municipal était là. Un deuxième jury ! Plus sévère celui-ci, sans doute. Étonnamment, elle avait eu beaucoup de mal à croiser un regard, chacun baissant les yeux pour l'éviter au besoin.

Mathilde était prostrée sur un banc du hall. Toujours le même mouchoir ! Maître Ganec s'était approché et assis à ses côtés.

« Il faut avoir confiance, Mathilde, nous avons de bonnes chances.

— Je ne sais pas, avait-elle dit en sanglotant.

— D'autres s'en sont sortis avec moins d'atouts, moins de raisons solides pour réclamer des circonstances atténuantes.

— Je ne sais pas, avait-elle répété.

— Notre plaidoirie tient bien la route.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais plus rien ! »

Décidément, il semblait bien difficile de donner un epsilon d'espoir à Mathilde et tout le talent de l'orateur ne suffisait pas.

Le hall s'était apaisé. Certains s'étaient assis. D'autres étaient sortis. Un journaliste écrivait, écrivait beaucoup, peut-être déjà son article. Un avocat s'était endormi.

15 h 50. Maître Ganec, assis seul maintenant, semblait nerveux et pensif. Il pianotait, de sa main droite, sur son genou en un mouvement rythmé et constant. Était-il aussi tranquilisé que son discours semblait vouloir le démontrer ? Progressivement, les gens se taisaient et finalement, le silence avait rendu l'atmosphère plus lourde. Le temps était plus long.

Jeanne scrutait le moindre bruit. Elle savait qu'une sonnerie retentirait pour signifier la reprise de l'audience et la fin de l'histoire. Quelle qu'elle soit, mais la fin !

Le silence régnait également dans la salle d'audience. Sur un des premiers bancs, un homme était assis. Il attendait aussi. Il s'était levé, avait fait quelques pas. Il était grand et mince. Vêtu de façon très simple, d'un pantalon noir côtelé et d'un pull gris, il arborait une chevelure grisonnante mi-longue et assez peu soignée. La sévérité du regard était soutenue par des lunettes un peu lourdes à montures en écaille. Les traits étaient durs. Tout comme Jeanne, il était, à cette heure critique, seul, inexorablement seul. Maxence mesurait tout le poids de cette solitude à laquelle il avait pourtant été confronté depuis de longues années. Comment était-il devenu, lui un prêtre, un des principaux acteurs de cette pièce dramatique qui allait se terminer bientôt ? Ce n'était pas la place d'un homme d'Église. Pas ce rôle ! Et pourtant...

Maxence s'était rassis. Lui aussi regardait l'heure. Ils allaient revenir. Bientôt. Quelle étrange tragédie qu'une cour d'assises ! Priait-il ? Peut-être. Mais que pensait donc, à ce moment crucial, cet homme pétri de justice divine, de l'équité d'un tribunal ? Cette justice humaine, qui passe dans les prétoires pour appliquer un code, était-elle « juste » ? Il se disait que c'était finalement une question banale et mille fois débattue.

Puis il avait revécu les années passées. Tel un film. L'année 1968, porteuse d'espoir, Jeanne, son arrestation, l'incarcération, l'histoire, toute l'histoire, son église, le bourg...